

■ COLLECTION ■ L'AQUARIUM ■

Philostène COSTENOBLE

Ixelles, mes amours...

poèmes

(1924 - 1927)

avec un portrait de
STOBBAERTS MARCEL

1928

■ CAHIERS DE LA FLANDRE LITTERAIRE, OSTENDE ■

P. COSTENOBLE ET SES POÈMES

Costenoble n'est pas ridicule. Tels spécialistes du « mouvement » eussent volontiers signé de ses poèmes, concluant à une poésie nouvelle. Notre homme ignorait que l'art fût une profession. A quarante ans, il sait rougir. Qu'on parle de lui, et le voici embarrassé. N'est-il pas, de son métier, porteur aux inhumations et poète le dimanche seulement ? Pour nous, son haut-de-forme professionnel vaut celui de tels grands littérateurs patentés et prébendés ! « Je fais des vers, monsieur, parce que c'est gai ! » Costenoble rime ainsi, en dehors de toute métrique et toute école, mais avec l'instinct d'un métier qu'on pourrait croire appris chez Apollinaire ou Corbière, par moments. Costenoble ne s'y retrouverait plus. « J'enterre tout le monde ! » dit-il. Ce n'est pas le poète, mais le croque-mort qui parle ! Il connaît Banville et Dumas, pour la prose. Mais toute poésie le désole. C'est généralement « trop bien » et Costenoble, plein d'une conscience littéraire qu'il ignore, trouve à la poésie d'autres destinées que celle de dire bien. Pour nous, qui nous sommes gardés de lui révéler l'époque et ses précédents, et qui avons couru en sa compagnie les foires rurales et les banlieues, nous savons que ce fruste et croustillant compagnon qui défend lyriquement les bêtes et pleure en écoutant les romances accordéonnées autour du parasol, porte en lui de mystérieuses et candides bontés, ainsi qu'un désir ironique mais inaltérable d'une existence plus haute.

« Nous connaissons un sort meilleur :
« très peu de pain, beaucoup de beurre ... »

Voici une part de son oeuvre intacte et sensible. Puisse-t-on, sous les plaisanteries de l'homme qui écrit parce que « c'est gai », et qui est gai sans doute parce qu'il fréquente la mort, la mort laide et hypocrite des capitales, découvrir le poète que nous aimons à croire qu'il est...

MICHEL DE GHELDERODE.



Les Cahiers de
« LA FLANDRE LITTÉRAIRE »

sont dirigés par Firmin Cuyper

44, rue Adolphe Buyl

à Ostende



D E S T I N É E O U
L'OFFRANDE DU CROQUE-MORT

La nuit s'en vient après le jour
et c'est ainsi depuis toujours ;

le jour s'en vient après la nuit
et c'est toujours ainsi depuis.

La nuit, le jour, ça m'est égal :
c'est un thème par trop banal,

thème que je hais et que j'aime
comme l'instant de mon baptême.

Les étoiles tombaient à ce moment-là
mais je ne m'en inquiétais pas.

Je frissonnais dans l'onde amère,
pas très fraîche du baptistère,

et je criais éperdument
vers les cloisons du firmament.

C'était là mon premier poème;
je n'ai fait que grandir le thème :

Mes yeux s'ouvraient - il faisait jour,
je les fermais - il faisait nuit;

et c'est ainsi depuis toujours
et c'est toujours ainsi depuis.

Je me souviens encore du sein de ma nourrice
que contemplant l'obscur curé - Dieu le bénisse !

Ce sein avait la forme émouvante du monde,
disons que la nourrice était plutôt gironde.

Et je revois mon père - commis aux écritures
qui ne se doutait point de ses peines futures,

et le bedeau bombé dont le nez ignescent
ressemblait à s'y méprendre au Saint Sacrement.

Je me souviens aussi des paroles latines
et, sur ma langue vierge, du gros sel de cuisine.

Je me souviens très bien de maints estaminets
et de mon père blême que son état minait.

Je me souviens enfin de neuf mois de silence, protoplasme
créé par une triste imprudence.

Pourquoi de cet asile me fallut-il sortir
puisqu'à présent, hélas ! force m'est de périr ?

Mais je suis bien vengé du destin ironique :
j'exerce - souriant - ma profession comique

et j'enterre - joyeux - les hommes et les races,
en observant respectueusement les classes.

Car si vous me voyez, toujours vêtu de noir,
revenant chaque jour de lointains pourrissoirs,

ne vous y trompez pas, amoureux de la vie,
j'existe bien portant et sans jamais d'envie.

Acceptez, inconnus, les chants d'un croque-mort :
ils sont mystiques et doux - mais je sais faire plus fort.

L A M O U R

à celle qui le
faisait pour rien,
reconnaissance !

Je connais les bordels, ce sont des lieux mystiques.
J'en aime les odeurs, les façons, les musiques.
Jamais je n'y ai ressenti de cette horreur
dont parlent en rougissant les bons littérateurs.
C'est des enclos secrets aux lumières étranges
où les femmes sont peintes comme d'anciens anges.
Ces femmes de l'amour, elles ne mentent pas
et ont de beaux gestes pour offrir leurs appas.
Devant elles, les hommes, las de leurs fourberies
et des masques fréquents qu'ils portent dans la vie,
se montrent nus et laids, tels que les créa Dieu,
et font l'amour-nature sans coeur et sans adieu.
O filles de mes nuits, j'ai près de vos chairs pâles
connu bien des vertiges et des joies animales.
Je ne m'en repens pas, et je serai sauvé
car, en ces lieux, vraiment, j'aurai beaucoup aimé.

LA SAINTE-MARIE

Gagner un coeur et un gros lot,
ce serait vraiment rigolo.

Cruelles sont les loteries.
Vivent les veufs ! Fêtons Marie !

Nous connaissons un sort meilleur :
très peu de pain, beaucoup de beurre.

En attendant, soyons artistes
pour expliquer que nous sommes tristes !



LE DIMANCHE

Le dimanche est un jour plein de mélancolie
sauf pour les gais garçons qui font danser les filles.
Moi, je suis triste et vieux, je regarde la pluie.

Qui me dira de quoi sont faits tous ces dimanches,
ces dimanches où l'esprit vers le passé se penche
comme sur un cher mort entre ses quatre planches ?

Je fais alors marcher mon tendre gramophone
et des voix fades dans le pavillon résonnent,
chantant un air passé de mode et monotone;

et cela m'est si doux pendant que choit la pluie :
et tous mes souvenirs dansent comme des filles,
et le dimanche chante et ma peine est finie.

P O È M E - R É C L A M E

A trouver trois choses je m'entête :
la queue de la comète,
une femme honnête,
un socialiste sans galette.

Et ce que j'ai dans la tête
je ne l'ai pas ailleurs.
Ce poème est le meilleur.



R E Q U I E M

Deux hommes tout vêtus de noir
sont allés l'enterrer ce soir.

Il avait voulu une croix,
on lui en a faite une en bois.

Il avait désiré des pleurs,
on lui donna trois maigres fleurs.

Il croyait aux fidèles veuves;
mais sa veuve faisait peau neuve,

et, ce premier soir de cercueil,
la veuve sortait de son deuil

et, souriant d'un air charmant,
allait ouvrir à son amant.

Dans sa fosse le pauvre mort
se mit à sangloter très fort,

si fort que le vieux fossoyeur
crut qu'il arrivait un malheur :

il sortit le mort de la terre
et lui dit de ne pas s'en faire,
puis il vous le réenterra
et la terre il égalisa.

Et le pauvre mort éperdu
se contempla mort et cocu.

Mais il se consola, pensant
que ça n'arrivait qu'aux vivants.

Puis il tomba dans un grand rêve
au cours duquel Adam et Eve,
le Père, le Fils, le Saint-Esprit
et tous les saints du paradis
et les hommes réconciliés
s'embrassaient pour l'éternité.

Ainsi s'acheva sa souffrance
et commença sa récompense.



LES POÈTES

Les poètes boivent des verres
en se donnant de très grands airs
et se disent de pauvres vers
comme nul n'oserait en faire.
Ils voient le monde de travers
et se tapent sur le derrière.
Ils parlent de demain, d'hier,
de Christ, d'Homère, de leurs frères
ainsi que de gentils confrères
et des gloires qu'on met en bière.
Menons ces gens au cimetière
et gravons sur leur plate pierre :
ils récitaient de pauvres vers
en se donnant de très grands airs !

V I S I O N

à monsieur R. Verboom.

Grand était mon chagrin, sombre ma solitude;
je songeais et mon songe semblait l'hébétitude.

J'avais perdu l'amour, j'avais perdu l'espoir,
je rêvais au néant, retiré dans le noir !

C'est alors que survint un mystérieux spectacle
que je jure pareil en tout à un miracle :

La nuit se déchira et j'aperçus un cœur
flottant impondérable en l'opaque noirceur.

O ce cœur lumineux si léger dans l'espace,
le mien se ranima, fondant toute sa glace.

Ce signe inopiné, ce tracé nocturnal
pour mon amour défunt était-il un signal ?

Un cœur brillait au ciel, un cœur je le vis bien,
un cœur au beau contour, un cœur aérien !...

Et mon songe prenait un air de féerie,
à nouveau je me mettais à aimer la vie,

Quand une voix terrible à la réalité
me ramena : « Hé là ! Est-ce encore occupé ? »

Le cœur flottait toujours, un découpage amer
dans la porte moisie de ce triste water...

C H A N S O N

Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur
Patati-patata
Lève ta queue et saute en bas.

Mais je ne suis pas un sot
Je t'ai mis la poule au pot
Patati-patata
Ouvre ta bouche et mange moi ça.



H E U R E S D ' I X E L L E S

Ces Italiens de malheur
sont venus moudre mon coeur,

moudre encore, moudre sans cesse
Brabançonne et Marseillaise.

O dimanche après-midi,
romance de Toselli,

soleil, niaises plaintes;
coeur moulu, retiens tes plaintes.

Sois heureux de tant souffrir
sans arriver à mourir...

Chers Italiens de malheur
revenez moudre mon cœur !...

LA SAISON CHARMANTE

Doux faunes du bois de la Cambre
voici la taille qui se cambre
le mollet qui se laisse voir
et puis tâter quand il fait noir.
Petit soleil au matin rose,
le Printemps n'aime pas la prose :
parlons d'amour, faisons des vers
ou mieux, que ce soit le contraire.
Lorsque, sous le poids des années,
ces joies seront abandonnées,
quand luira la douce saison,
j'irai voir pousser le gazon,
et, plein d'effusions printanières,
je chasserai les gais prinkères !...

FOIRE À IXELLES

à monsieur Michel de Ghelderode,
né rue de l'Arbre Bénit.

Les petits moulins tournent toujours,
tournez, tournez vieilles amours...

J'avais vingt ans, j'en ai soixante;
Ô souviens-t'en, caduque amante...

Ecoute les airs de jadis,
airs, façons, modes de Paris...

Vois rire les clowns centenaires
près des danseuses poitrinaires...

Viens, mon amante, il se fait tard
sur ce moulin de cauchemar...

Tournez encore, tournez toujours,
tournez... vieilles peines d'amour...

A U X A R T I S T E S

à monsieur Firmin Cuypers
qui a été si gentil pour moi...

Vous m'en direz tant et tant
que je feins de ne puis y croire
comme aux parades de la foire,
artistes, mièvres charlatans.

Mais telle est mon âme d'antan,
toujours avide d'une histoire,
comme lorsque accepta la poire
ce tendre et pitoyable Adam.

Artistes, je suis las de vous,
mais ne craignez pas mon courroux,
me voici bien las de moi-même.

Si je déguste vos poèmes
comme l'enfant suce sa crème
c'est à cause du petit goût...

CHANSON DU TRÉPANÉ

Du trou de mon crâne naîtront des roses
j'ai six décorations je ne suis pas morose
passe le régiment je connais les hypnoses

Dieu me pardonnera Paradis militaire
où j'entrerais chancelant sous ma croix de guerre
Dieu a dit de ne pas s'en faire

la gloire a déposé un baiser sur ma tête
dans ma petite voiture je roule vers la fête
que le champagne est bon que le public est bête

je vois dans mes rêves l'azur plein de shrapnels
des corps et des drapeaux gravitent dans le ciel
avec mon général j'entre dans un bordel

AUX PARTISANS DE L'INCINÉRATION

Laissez pourrir, parlez moins fort,
laissez pourrir le pauvre mort !...

Car être mort, c'est pas pour rire,
c'est ce qui arrive de pire !...

Brûlez encore, brûlez toujours,
mais brûlez surtout vos discours !...

C'est simple, quand on est vivant,
de voir le corps d'autrui flambant !...

Mais un jour flambera votre âme,
qui au feu final se condamne !...

Ennemis de la puanteur,
avez-vous senti votre cœur ?

Laissez au mort sa tombe amère
et les lettres en perles « A mon père »,

la croix, les adieux éternels
et les bouquets sempiternels...

Vraiment, il faudrait être sot
Pour reposer, cendres, en un pot !

Comme si l'incinération
aidait la civilisation !...

Laissez, messieurs, les morts dormir
et préparez-vous à mourir !...

Je serai là pour vous maudire,
en grande tenue vous conduire

au four, moi, noble croque-mort
solennel servant de la Mort !...

LE GALANT IXELLOIS

à monsieur Léon Boudin,
auteur de *la Chanson des Wallons souffrants*

Je suis allé au rendez-vous,
un peu pour moi, beaucoup pour vous !

Je voulais parler de mon coeur
et vous appeler tendre soeur.

Mais vous étiez femme et jolie
tant qu'en moi se dressa l'envie.

Je voulais parler de ma chair
en un aveu brûlant mais clair.

Et nous arrivâmes au bois
où mon désir fut aux abois.

Passant mon bras à votre taille,
j'entamai la chaude bataille.

Continuant par ces beaux seins
qui favorisaient mes desseins.

Pour terminer sous le jupon,
geste néfaste à la raison !...

Ainsi, vous conquérant, ma belle,
ardente, rose et pas pucelle.

Sans vouloir faire de l'humour
mais bien champêtrement l'amour.

Je vous parlais de mon doux coeur,
vous appelant ma tendre soeur...

Amants, allez au rendez-vous,
beaucoup pour elles, peu pour vous !

POUR HORTENSE

Bestiole, j'ouvre ta cage,
va-t'en, va-t'en vers la lumière,
tu n'es plus une prisonnière,
va porter ailleurs ton ramage.

Tu ne fuis pas, et c'est dommage !
Dédaignant la nature entière,
ta raison parle la première.
Tu ne fuis pas et c'est plus sage !

Ainsi, la femme de mon cœur,
plus par calcul que par ardeur,
m'est fidèle sans persiflage.

Peureux d'un moins plaisant collage,
goûtons un commun retour d'âge
maigre mais durable bonheur !...



R I P

Lorsque je ne serai plus
– ni couronnes ni fleurs –
lorsque je ne serai plus
il deviendra superflu
de verser des pleurs.
Il faut bien qu'on meure
malgré la vertu !
Et, quand tout pâle et tout nu
sous les fleurs de beurre
et la croix du bon Jésus,
je dormirai sans rêver plus,
ce grand sommeil là, vois-tu,
sera le meilleur...

LORSQUE TOUT EST FINI...

Pour avoir vécu en Belgique,
pays stupide et nostalgique,
nous, les pauvres littérateurs,
nous irons droit chez le Seigneur
tandis que les crétins funèbres
se moucheront dans les ténèbres.
Nous serons ainsi réunis
comme à Ixelles, mes bons amis,
et boirons des scotch's et pèle-èle's
en battant de nos grandes ailes,
heureux d'avoir écrit des vers
simples en un siècle pervers,
et puis riant, fort joyeux hommes,
in saecula saeculorumme,
nous compisserons la Belgique,
et ses monuments artistiques !...



IXELLES MES AMOURS

Faubourg harmonieux, décor de mes amours,
tes images demeurent et s'effacent mes jours.

Ta vallée d'étangs fut ma vallée de larmes;
de tes collines vertes j'ai connu les charmes.

Ton moulin disparu a moulu les soucis
du paisible habitant de la rue Sans-Souci.

Sur ton marché, j'ai vu briller les grandes foires
et trouvé des plaisirs ardents et illusoires.

Dans tes vieux cabarets de la Porte de Namur,
à Boendael j'ai lampé d'un geste fier et sûr.

En des garnis divers abritant mes idylles,
j'ai donné le bonheur à des âmes faciles.

J'ai vécu des romans touchants ou passionnels,
tout en sachant bien qu'ils n'étaient pas éternels.

J'ai eu de bons amis, étudiants et artistes,
sous le gaz des cafés, ces gens n'étaient pas tristes.

Les fritures, maisons des plus hospitalières,
servaient des complets jusques aux heures premières.

Le siècle finissait. Déjà, dans le passé,
tu t'effritais, faubourg, par le progrès blessé.

La Malibran chantait, nostalgique fantôme,
des vieux airs variés dans son jardin d'automne.

Au cimetière dormait, dans un froid tombeau,
celui qui enfanta l'Ulenspiegel si beau.

Et l'antique abbaye croulait pierre par pierre,
autour de l'église désormais sans prière.

Mais je garde en mon coeur, fidèlement gravé,
ton visage, faubourg, plus que tout autre aimé.

Et tendre citadin, je m'en vais par les rues
où les foules présentes me restent inconnues.

Faubourg harmonieux, décor de mes amours,
tes images demeurent et enchantent mes jours !...

PHILOSTENE COSTENOBLE,

1924-1927,

IXELLES.